Mardi 1er juillet 2015 – 15 h 19 [GMT + 2]

NUMERO 521

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut d'Hélène Bonnaud

L'auteure répond aux questions de *Lacan Quotidien*

Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut *d'Hélène Bonnaud vient de paraître chez Navarin/Le Champ freudien. L'auteure répond aux questions que ce titre invite à poser.*

Lacan Quotidien – Pourquoi « Le corps pris au mot » ?

Hélène Bonnaud – Le titre vient toujours après coup, c'est le point de capiton de l'affaire. Différents concepts sont dépliés, des thèmes pris dans la clinique, éclairés par les signifiants qu'on retrouve dans les cas présentés, chacun apportant sa pièce à la construction du livre. *Le corps pris au mot* s'est imposé pour dire combien le corps et le mot sont noués dans la psychanalyse. L'équivoque dans ce titre dit bien davantage sur les façons dont ça s'entend… Le *Witz* ouvre à ce livre la dimension que chaque lecteur lui donnera, dimension propre à l'inconscient.

Que dit le corps ?

H. B. – Ce qu'il dit n'est pas audible au premier niveau car le corps, au départ, n'a pas de sens. On le sait depuis Freud – mais le sait-on encore aujourd'hui ? –, le symptôme, qui passe par le corps, est déchiffrable. Il se manifeste pour dire quelque chose que le sujet veut ignorer, il se manifeste pour tromper, pour falsifier la vérité qu'on ne veut pas savoir, ou qu'on voudrait cacher ou enfermer. En cela, il se présente comme une énigme et il s'interprète. Car le savoir est en jeu dans tout symptôme. C'est même une des conditions pour commencer une analyse. Si le corps parle, c'est parce que le sujet croit que ce qui l'agite, le trouble, l'affecte a une signification. Aussi une analyse s'occupe-t-elle du corps dont on se plaint, dont on parle, du corps parasité par le langage.

Et que veut-il ?

H. B. – Seule une analyse permet de saisir ce que veut le corps. Certes, on a l'idée que le corps est habité par une force pulsionnelle qui impose sa loi. Toutes les addictions témoignent de cette puissance de la pulsion dans le corps, de sa poussée, de l'obligation où elle force à prendre le corps ou une partie du corps dans sa trajectoire. Par exemple, c'est l'ordre surmoïque de la pulsion orale qui commande au sujet boulimique de manger et le tyrannise, c'est le même trajet qui pousse à boire, à fumer, à s'affamer et même à *paroler* – selon l'expression de Lacan. Le corps qui veut, c'est le corps pulsionnel, celui qui n'a pas d'état d'âme et ne se refuse rien. Comment trouver la façon de répondre à ce corps qui veut ? L'analyse, en ouvrant à la dimension de la cause, traite le corps qui jouit, car elle n'ignore pas combien l'impact des mots sur le corps a fixé un point de jouissance singulier. L'expérience analytique permet d'approcher et de cerner celui-ci. Et cela a des effets majeurs dans la vie de l'analysant car la parole a une action sur la jouissance. Elle la réduit.

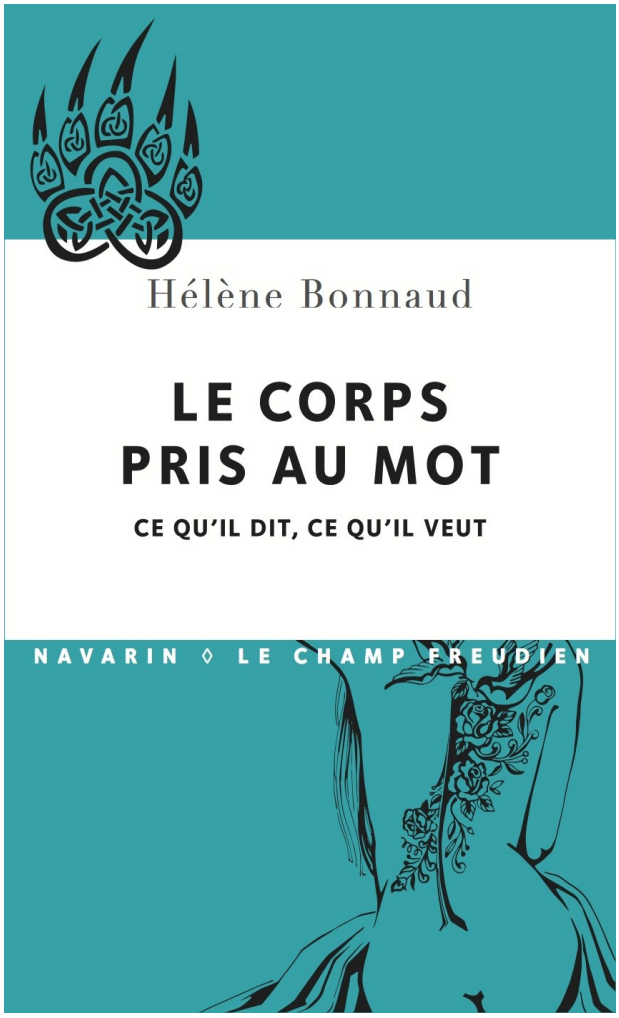
Notre époque, à travers l'idéologie du bien-être, le déclin du père et les nouvelles formes de la famille, la pression du monde du travail, l'accélération du mode d'échanges entre les personnes, les inquiétudes liées à la violence de l'actualité, à la globalisation, favorise-t-elle une montée des manifestations symptomatiques du corps ? Et si oui, pourquoi ?

H. B. – C'est un fait qu'aujourd'hui le corps est le lieu de prédilection qui vient supporter tous nos malheurs potentiels ! Pris dans une idéologie du sain, du beau et de l'efficient, le corps, aujourd'hui, est d'abord une image qu'on veut idéale, inoubliable, sans commune mesure avec celle des autres. Mais alors que cette image façonne la croyance dans les pouvoirs de suggestion et d'idéalisation qu'elle favorise, toute manifestation du corps est éprouvée comme irruptive, dérangeante, anxiogène, insupportable. Le corps doit fonctionner tout seul. Il doit se plier aux pressions du monde du travail, s'adapter aux accélérations de nos modes de vie, à la folie des échanges connectés qui nous rendent *addicts* et qui signalent le danger qu'il y a à avoir un corps qui serait sans limites.

Le *burn out* nomme aujourd'hui cette pathologie de l'excès et le corps manifeste le premier un signe de révolte. L'idéologie de « l'hygiène de vie », dont les journaux ne cessent de nous rebattre les oreilles, est censée faire contrepoids à ce malaise. Mais ladite « hygiène de vie » s'impose paradoxalement de façon toujours plus impérative pour tenter de compenser nos risques et nos addictions. Ainsi certains enchaînent jogging, stretching, relaxation, cure de « bien-être », cours de yoga, de Pilates, etc. Cette multiplication fait aussi symptôme en réponse à cette demande contemporaine sans frein. Rien ne changera si on ne saisit pas que le corps a toutes les raisons de dire « stop », car il subit les tensions propres à cette jouissance jamais satisfaite de production sans limites. Par ailleurs, l'actualité, chaque jour, nous fournit une illustration d'un autre usage sans limites des corps qui pousse à la perte.

Lacan, dans son dernier enseignement, a déplacé l'accent de l'inconscient au parlêtre dont le corps est affecté par le langage, comme vous l'illustrez. Et, à propos de Joyce, il a nommé « événement de corps » l'émergence de la jouissance dans le corps, notion très présente dans l'orientation lacanienne aujourd'hui. Pouvez-vous nous éclairer sur ce qu'est cet événement ?

H. B. – Dans ce livre, j'ai voulu faire saisir la distinction entre le symptôme parlé qu'on analyse tout au long d'une cure et l'événement de corps qui, selon Lacan, nomme autre chose que le symptôme du corps, tel qu'il se présente dans ses manifestations les plus signifiantes.



Le symptôme répond à une question, il est le signal d'un malaise, et c'est pourquoi il s'interprète. Le corps en effet est toujours pris dans la jouissance du symptôme. C'est de cette idée que je suis partie. Sans le corps, il n'y a pas de symptôme, même si, dans l'obsession, on rencontre sa manifestation sous la forme, par exemple, des pensées obsédantes. Bien souvent celles-ci s'accompagnent d'une inertie, d'une difficulté à agir, à répondre comme il faudrait. C'est d'ailleurs lorsqu'il s'est penché sur l'inhibition que Freud a réalisé que ce symptôme n'était pas corrélé au signifiant, à une causalité singulière, mais qu'il relevait du fonctionnement du moi. Il mettait l'accent sur ce que Lacan appelle la jouissance et qui définit la façon dont chacun est dérangé par l'impact de la parole sur le corps. À la fn de son enseignement, Lacan découvre que la jouissance n'est pas localisée dans une partie du corps, mais qu'elle est partout.
L'événement de corps, c'est l'os, le noyau dur de cette jouissance inéliminable. C'est ce qu'écrit la lettre de cette jouissance qui ne peut pas s'extraire du dit. C'est l'événement qui signale comment le corps a subi l'impact des mots, non pas comme signifiant représentant un autre signifiant, mais comme le reste indéchiffrable, insensé, incompréhensible de cette racine d'une jouissance hors sens.

« Faire avec *son corps appelle l'invention », lit-on en 4e de couverture de votre livre. Quelle est cette invitation ?*
H. B. – « Faire *avec* son corps », c'est « *savoir y faire* avec son symptôme » (1), selon l'expression de Lacan à la fn de son enseignement. D'ailleurs, il s'agit alors du *sinthome*, quand, ayant traversé les méandres de la signification, épuré la dimension *story-telling* de notre subjectivité, quelque chose reste, qui touche au corps. Ça touche au corps parce que le corps est, d'une certaine façon, fait d'une jouissance autistique qui ne veut rien savoir, qui reste fidèle à elle-même, qui n'entend que sa *petite musique*. Eh bien, « Faire *avec* son corps appelle l'invention », c'est l'idée que chacun peut, dans l'expérience analytique, composer quelque chose avec sa petite musique, la pratiquer, la faire consister, la déployer autrement, l'écrire dans une autre clé, par exemple, etc. Chacun vient à trouver comment désamorcer l'angoisse, enserrer la douleur morale, désactiver son symptôme. Il y a des solutions inventives (2) : la sublimation en est une, élaborée. J'ai aussi voulu approcher la façon dont une analyse cerne ce réel propre au *parlêtre*, ce réel qui fait du corps un partenaire si singulier, si proche et si opaque, si propre à soi et si étranger, si fragile et pourtant invincible, si impliqué et absent, sans qu'aucune image, si belle soit-elle, ne puisse l'attraper, ou lui faire tourner la tête… sauf à le réduire, ce réel, *à sa main*.

1 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » (1976-1977), leçon du 16 novembre 1976, inédit.
2 : À ce propos lire Miller J.-A, « L'inconscient et le corps parlant », *La cause du désir* n° 88, Navarin éditeur, novembre 2015. Et http://www.wapol.org

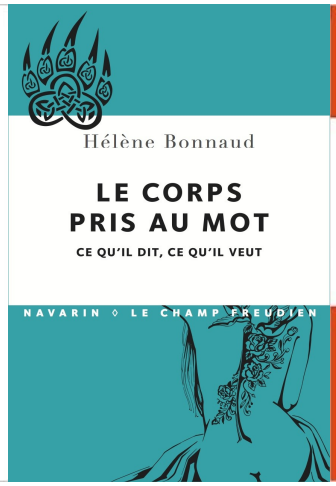
Pipol 7, les 4 et 5 juillet à Bruxelles

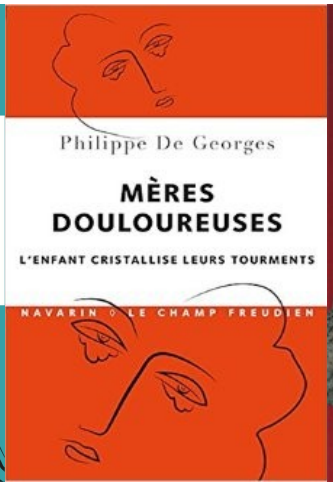
Rencontre et dédicaces à la librairie du Congrès

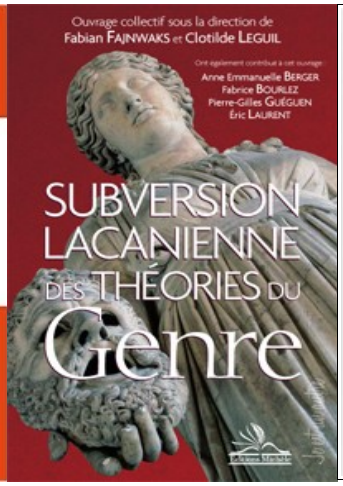
Venez nombreux rencontrer ces auteurs lors des deux rendez-vous prévus !

Samedi 4 juillet de 13h30 à 14h

François Ansermet, Hélène Bonnaud, Philippe De Georges,
Fabian Fajnwaks et Clotilde Leguil
signeront leurs ouvrages.







La fabrication des enfants de François Ansermet, Odile Jacob, 2015.
Cf. « Une lecture du livre de François Ansermet » par Laurent Dupont, *Lacan Quotidien*, n° 519.

Le Corps pris au mot d'Hélène Bonnaud, Navarin/Le Champ freudien, 2015. En exclusivité à Pipol 7 et sur ecf-echoppe.com, avant parution en libraire le 20 août.

Mères douloureuses de Philippe De Georges, Navarin/Le Champ freudien, 2014, prix Œdipe 2015 des libraires et des lecteurs.
Cf. revue de presse dans *Lacan Quotidien*, n° 505.

Subversion lacanienne des théories du genre, sous la direction de Fabian Fajnwaks & Clotilde Leguil, Éd. Michèle, 2015.

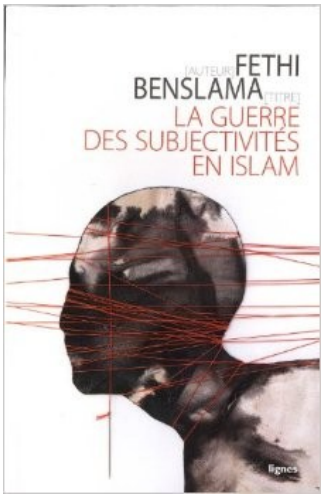
L'être et le genre de Clotilde Leguil, PUF, 2015.
Cf « Manifeste du parti de la contingence » par Pierre Streliski, *Lacan Quotidien*, n° 508.

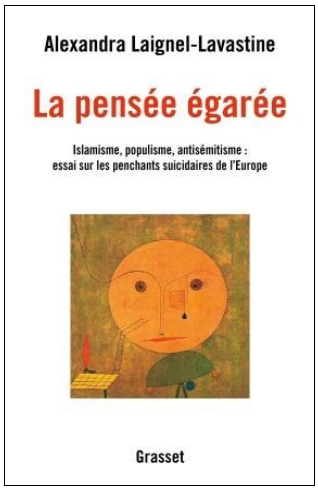
Ces ouvrages sont disponibles sur ecf-echoppe.com

Dimanche 5 juillet de 16h20 à 16h45

Juste avant la représentation de
L'Otage de Paul Claudel

Pipol 7 et la librairie Tropisme vous invitent à rencontrer trois des intervenants :
Fehti Benslama, Rachid Benzine et Alexandra Laignel-Lavastine





Fethi Benslama : *La Guerre des subjectivités en Islam, Nouvelles éditions Lignes, 2014 - La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam, Flammarion, 2004 - Déclaration d'insoumission : À l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas, Flammarion 2011.*

Rachid Benzine : *Le Coran expliqué aux jeunes, Seuil, 2013 - Les nouveaux penseurs de l'Islam, Albin Michel, 2008.*

Alexandra Laignel-Lavastine : *La Pensée égarée. Islamisme, populisme, antisémitisme. Essai sur les penchants suicidaires de l'Europe, Grasset, 2015.*

****

Discussion entendue dans la rue à Bruxelles

par Jonathan Leroy

– Amaï peï, t'as entendu parler de ce Congrès qui se passe près de chez nous ?

– Le premier wéék-ent de juillet ? Oué fieu, il paraît qu'il y aura assez bien de gens : plus de 1200 de toute l'Europe et alentours répartis au vogel-pick dans des dizaines d'auditoires ! Et pas que soixante ni nonante mais au moins 140 babbeleirs pour leur dire des choses !

– Et ils causeront de quoi ?

– Pas de carabistouilles, ça je peux te le dire ! De victimeke, mais pas seulement, aussi de « victimes réelles », qu'ils disent ! Ceux qui peuvent là-contre et ceux pour qui trop is te veel !

– Alleï dis, ça est de drôles de psychanalysteries, ça !

– Et samedi soir, je te dis pas : une echte guindaille à la belge ! Ça va tricoter, fricoter, froucheler, il y aura des concerts, des endroits pour danser, d'autres pour berdeller, un fumoir pour les victimeke de la pulsion orale... Et la pulsion vocale ne sera pas en reste : Bernard Massuir viendra enchanter les fêtards de ses saltos vocaux et autres surprises de son cru, tu vas tomber d'ton sus !

Et ils ont mis les petits paquets dans les grands : j'ai lu qu'il n'y aurait pas de ballekes mais du « pain de viande tiède et son chutney », pas de fricandelles mais des « samosas et rouleaux de printemps », à la place des choux de Bruxelles il y aura des « tapenades de carottes et muffins de courgettes »... Même pas de frites mais des « patates douces au coco Parmentier de confit de canard ! » Et une rawette de boulgour pour les goulafs… Mais il y aura quand même du chocolat en dessert, ça pourrait te goûter, sais-tu !

– Ça est pas du vlek mais j'aime autant : je pourrai amener ma madameke, tu sais que je fréquente, hein ! Mais quels zievereers à la commision d'organisation, même pas de frites ?!

– Tu ris ? Ça n'peut mal : on ira fritcoter en stoemelings à la baraque à frites entre l'heure du midi, et affoner une pintje dans un caberdouche tout près !

– C'est clair, je saurais pas faire sans. Et dimanche, qu'est-ce que ça dit ?

– Ouille-ouille, dimanche ils ont concocté un débat qui a de l'allure : Fethi Benslama, qui conjugue la psychanalyse avec les questions cruciales d'aujourd'hui (auteur de *Déclaration d'insoumission à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas*, *La guerre des subjectivités en Islam*, *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*), Rachid Benzine (*Le Coran expliqué aux jeunes* , *Les nouveaux penseurs de l'Islam*), Alexandra Laignel-Lavastine (*La pensée égarée*)… Et des invités surprises aussi !

– Ça c'est tof !

– Et te faut savoir que Didier François viendra, tu sais ce journaliste surnommé Rocky qui a été retenu en otage en Syrie.

– Ouille-ouille-ouille, de quoi avoir la kiekebiche, dis !

– Et tout ça se terminera sur une représentation de *L'Otage* de Paul Claudel, on n'aura pas perdu notre wéék-ent !

– Bruxelles va être la boutroule de l'Europe analytique ! Le savoir va spitter, on va s'en mettre plein la tiesse !

Déjà que j'ai bloqué tous les textes du blog ! Alléï, il n'y a pas à chipoter : j'y vais ! Et toi ?

– Non, peut-être ! Ça ne peut mal que je rate ça, je vais m'inscrire volle gaz !

Lire aussi « Le dictionnaire du bruxellaire pour le congressiste » sur
http://www.pipolnews.eu/programme/le-dictionnaire-du-bruxellaire-pour-le-congressiste-de-pipol-7-par/

Que fait la main de l'écrivain quand elle n'écrit pas ?

par Philippe Bouret

Nous étions une bonne cinquantaine d'amoureuses et amoureux du livre et de la littérature, rassemblés sous la belle et large verrière de la médiathèque de Brive en ce samedi ensoleillé, impatients de partager un moment avec Velibor Čolić, romancier bosnien exilé et réfugié politique en France depuis 1992. Le lauréat du Prix des lecteurs de la ville de Brive pour son roman *Ederlezi* (1) est actuellement en résidence d'auteur. Aujourd'hui, 13 juin, c'est le jour de son anniversaire, il a cinquante et un ans. Une autre date compte autant pour lui, c'est sa « seconde naissance », le 20 août 1992, quand il a franchi la frontière française, après avoir fui la Bosnie pour un « aller sans retour ».

L'atmosphère est studieuse et silencieuse, le lieu paisible et clair. Au milieu des plantes, les livres semblent nous regarder du haut de leur savoir. Il plane malgré tout dans l'air comme un parfum de gravité pour ceux qui, comme moi, sont sensibles au passé qui fait retour, aux événements tragiques qui ont scandé le XX^{e} siècle. Et pourtant, après 1945, ILS avaient dit « Plus jamais ça… » Mais à quoi bon, « Ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel » (2). Ce réel-là, personne n'a voulu le regarder en face, ni même le voir. Peut-on considérer ça comme un déni ?

Velibor Čolić est porteur de cette histoire qui fait retour cinquante ans après la Shoa, histoire obscure et lourde de la guerre en ex-Yougoslavie. Il a souffert. Il ne s'en remettra jamais. C'est l'histoire d'un génocide que personne n'a eu le courage de reconnaître, jusqu'aux plus hautes autorités européennes et françaises de l'époque et encore de nos jours. Pourtant, des voix se sont élevées et se font encore entendre. Velibor Čolić, mais aussi Louise L. Lambrichs qui a effectué un travail colossal, depuis plus de vingt ans, sur ce déni de génocide (3) – Velibor Čolić la connaît bien, il admire et estime la romancière et essayiste, me dit-il, reconnaît la pertinence de ses thèses auxquelles il adhère et rend hommage à la ténacité et à l'intelligence de cette femme qui ne cède pas sur son désir.

Velibor Čolić est là, aujourd'hui parmi nous, assis dans un fauteuil club, sur une petite estrade. Devant lui une table basse avec des livres, une feuille blanche griffonnée et un micro. Parfois on s'approche, on échange deux ou trois mots. C'est un grand bonhomme d'un mètre quatre-vingt-douze, habillé de noir avec un tee-shirt imprimé où l'on peut lire : « *Nem Alegre - Nem Triste - Poeta* (Ni joyeux, ni triste, poète) ». Il nous propose de découvrir ce qu'il appelle sa « géographie musicale et littéraire ». Un voyage en musiques, en livres et en paroles pour découvrir les grands événements de sa vie.

À l'instant même où il prend le micro et nous adresse ses premiers mots, je sais que j'ai la chance de participer à un moment précieux. L'homme parle lentement, son accent invite à la découverte et à l'attention délicate. « Où que j'aille, j'ai un accent, même en Bosnie. Je serai toujours l'étranger ». Et le voilà parti dans un français impeccable et un vocabulaire recherché à raconter sa vie, les ruptures, la mélancolie et les envolées heureuses de l'adolescent, puis du jeune homme étudiant bosnien, passionné de littérature et de jazz. Les années d'université, les études de lettres, la musique, les émissions qu'il crée à la radio. Le phrasé accueille les silences comme autant de ponctuations nécessaires. Des pauses musicales rythment un discours que la présence et la dynamique du corps viennent souligner. Les inflexions, les scansions et la parole s'imposent en contrepoint pour dire la vie dans un texte vivant au présent et en mouvement. Velibor Čolić a le corps nomade. Ses yeux pétillent sur *Round Midnigt* par Miles Davis. Sa bouche s'entrouvre, on croit entendre un souffle, sur *Saint Thomas* par Sonny Rollins. Il frappe la mesure du pied, balance la tête lorsque résonne *Orient est rouge* par le Koćani Orkestar. La Macédoine aussi a son jazz. Puis la musique s'estompe pour laisser place à sa voix, Vélibor Čolić cite Aldous Huxley : « Après le silence, ce qui vient le plus près à exprimer l'inexprimable est musique ».

L'inexprimable est là, bien là, présent sous chaque mot proféré. Le dit jaillit au-delà du dire pour pointer l'indicible, le corps s'engage là où le mot manque. Alors l'écrivain lève le doigt, pointe l'espace, tel le Saint Jean Baptiste de Léonard de Vinci – plus haut encore, il tend son bras vers le ciel, celui de son village natal, gris, cerné de hautes montagnes dans ce pays d'Europe de l'est des années 1980, totalement coupé du monde. Seul le jazz qu'il découvre vient ouvrir au jeune adolescent de quinze ans les portes d'un ailleurs inatteignable « Je ne pouvais pas aller vers le monde, alors le jazz m'a permis de faire venir le monde à moi».

Silence… la main redescend lentement, se crispe, doigts crochetés, tétanisés, quand le romancier évoque les débuts de la guerre civile. Hier, c'était la vie, le théâtre, le cinéma, les études littéraires classiques, les copains dans les bars, les filles, la musique, le jazz à la radio chaque jour, les émissions qu'il anime. Désormais, les drapeaux noirs claquent au rythme des bottes nazies, le jazz pleure devant les chemises noires et les uniformes vides.

Velibor Čolić troque malgré lui sa guitare basse contre une Kalachnikov « Une arme facile et meurtrière, un jour suffit pour apprendre à s'en servir et savoir tuer. Enfants-soldats » Il déserte peu de temps après. Il est repris, s'évade à nouveau. Un stade, un soir d'orage, ils sont tous « parqués là », prisonniers, les gardiens autour, en armes, ils sont ivres, il en profite. Risquer sa peau pour la liberté, il n'hésite pas, il fuit pour ne pas être contraint à tuer.

La musique est toujours là, les notes indélébiles comme ultimes compagnes, dans sa tête. La médiathèque de Brive résonne du blues et de la voix de Baschung qui creuse le sillon, *La nuit je mens*. Alors sa main se détend, se libère, caresse son genou, effleure l'air en douceur. Dansent ses doigts, encore, qui écrivent dans l'espace ce qui ne peut se dire.

Velibor Čolić aime l'écriture et les beaux textes. Souvenirs émus de la bibliothèque paternelle, quatre murs couverts de livres. Sur les rayonnages du haut, ceux interdits par le père, il découvre les grands écrivains russes, Chalamov, Dostoïevski, Boulgakov, mais aussi français, dans la traduction, Camus, Perec… et bien d'autres, Primo Levi, Kerouac, Garcia Marquez, les poètes, Baudelaire, Verlaine... Il aime leurs mots simples pour dire la complexité de la vie, sa radicale brutalité, mais aussi la liberté. « Si je n'avais pas connu la lecture, la musique, l'écriture, je ne serais pas là aujourd'hui devant vous. C'était la mort qui m'attendait comme certains de mes amis chers ou bien passer de l'autre côté du miroir. « Quand je suis arrivé en France, j'ai vécu à Strasbourg, au douzième étage chez une amie qui fermait à clé la porte du balcon, elle me l'a dit plus tard, elle avait peur que je saute ». Evocation du vide, la main se crispe brusquement, elle bouge, impatiente, nerveuse, le regard se perd, les doigts s'agitent, que tentent-ils de saisir ? Le silence s'invite… Le calme revient, la main se fait oiseau, les doigts se déplient, souples maintenant, pour inscrire dans l'espace une calligraphie dont seul l'écrivain connaît le secret. Voler, voilà une idée face au vide, voler avec les mots. Les doigts dansent sur une phrase qui s'envole. Une citation de Baudelaire et son regard s'illumine. Un sourire s'esquisse quand *L'étranger* de Camus lui revient en mémoire.

Vélibor Čolić s'absente, l'espace d'un instant, il est là-haut, son regard levé traverse la verrière. Le poing est serré, vers hier, sur la tragédie, sur le rien qui puisse dire ça. Non, il y a quand même quelque chose à dire. Qui va le dire, bon sang ? Qui va enfin l'entendre ? La voix devient plus grave, les mots plus espacés pour décrire son éviction de la radio Yougoslave au moment de l'arrivée des « nazis » au pouvoir. « J'animais à la radio des émissions de jazz chaque jour et j'avais un " Camarade Directeur" qui se réduisait à un voyant rouge sur mon téléphone. Le lendemain, je reviens au travail et « Monsieur le Directeur, un nazi, me dit : "Il n'y a plus de place à la radio pour cette musique de nègres (jazz) et de pédés (rock). Tu es viré." » Les doigts se remettent à danser dans l'espace, ils capturent le regard de chacun qui, dans l'assistance, offre en retour à cette parole incarnée une présence consistante.

Soudain, Velibor Čolić ouvre le ciel d'une main largement déployée et généreuse pour dire son arrivée en France, il écarte d'invisibles nuages, mais le poing se referme aussitôt quand il évoque le passage par l'Allemagne. « Je quittais la guerre, les massacres, les atrocités, j'arrive en Allemagne, et je me rends compte que pour eux, c'était l'été… À la lecture de mon passeport le policier me fait un geste rapide, du style, dégage ! – comme si j'étais un pestiféré – pensez donc, un petit *yougo*, mieux vaut le refiler aux autres ».

Comment l'Europe a-t-elle pu fermer les yeux sur un génocide ? Avoir sous les yeux le génocide et ne pas le voir… Et le voilà qui nous explique comment, en Europe dans les années 1990, s'est déroulé un processus programmé d'extermination massive et que personne n'a rien vu. Je pense à ce moment-là que nous sommes bien loin de l'idée de conflits interethniques, ainsi qu'on a pu le lire. Comment peut-on se contenter de cette réduction ? C'est un génocide. Velibor Čolić prononce le mot. Il n'en existe pas d'autre pour dire ce retour du même, sous une forme différente, du génocide perpétré contre les juifs en 1940. Pour Velibor, c'est un processus en trois temps, méticuleusement pensé et personne n'a vu ça. *Génocide*, *mémoricide*, *urbicide*. Le corps se tend alors, la main saisit le genou, les ongles griffent la toile et la voix se perd vers le village natal. « C'était un lieu triste, certes, mais il y avait là deux mosquées anciennes de cinq cents ans, deux ou trois églises catholiques, une église orthodoxe… Les gens vivaient ensemble et dans cette ville triste et grise, cernée de montagnes, où on ne voyait qu'un bout de ciel, la vie était présente. Quand j'y suis revenu, les mosquées avaient été rasées, à la place un parking. Les

églises, absentes, détruites… pour construire un supermarché. » Pour Velibor Čolić, voilà le *mémoricide*, l'effacement de tout ce qui a constitué la vie passée, les monuments, les gens, les traditions, comme si rien n'avait existé. *Urbicide*… Sa voix se glisse et disparait dans le silence… la main se renverse, paume vers le sol, les doigts se contractent en forme de griffes, rapace qui vient saisir la vie et l'anéantir. La *Chose* est palpable, l'impensable s'impose, Shoah. « Comme disait un officier au soldat qui tentait de régler la batterie de canons pour ne pas manquer la cible : " point besoin de réglages, on ne manque jamais une ville". »

Il avait commencé son intervention par ces mots : « Notre existence est marquée par le lieu où l'on naît ». Sa mère, catholique pratiquante voulait l'appeler Antoine car il était né le jour de la Saint Antoine. Pour son père, communiste, il n'en était pas question : « Alors il a cherché un prénom d'avant l'arrivée des catholiques en Bosnie et il a trouvé Velibor qui signifie *Le grand sapin*. Comme vous le voyez, j'ai bien grandi puisque je mesure un mètre quatre-vingt-douze. »

Quant à la langue, il l'évoquera en public et il m'en reparlera en privé. « Je suis parti de Yougoslavie avec un bac plus cinq, je suis arrivé en France illettré, je suis reparti à zéro, j'ai appris la langue et maintenant je n'écris qu'en français. » Une voix orientale s'élève, Goran Bregović. C'est une longue plainte venue de Bosnie, d'une grande beauté. La verrière n'existe déjà plus, Velibor Čolić a ouvert pour nous les portes du possible. Il a perdu sa maison, ses manuscrits ont été réduits en cendres mais les montagnes de la petite ville de Bosnie, où il a vu le jour, se sont enfin écartées pour dégager cette partie du ciel humain où le désir et l'amour des mots font dire à ce poète « La littérature et la musique – et je pèse mes mots – m'ont sauvé la vie ».

---

1 : Čolić V., *Ederlezi,* Collection blanche, Gallimard, mai 2014.
2 : Cf à propos de la castration de l'Homme aux loups, Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud », *Écrits,* Seuil, page 388.
3 : Cf Lambrichs L.L., *Comme en 14 ?,* Collection Sciences & Humanités, La rumeur libre, septembre 2014.

Loi sur le renseignement : transaction fatale entre liberté et sécurité

par Valérie Pera Guillot

À l'opposé des solutions qui s'élaborent au un par un auxquelles les psychanalystes sont formés, le législateur met au point des réponses qui s'appliquent à tous. Lors d'une soirée consacrée à la préparation de PIPOL 7, Jean Berkani (1), magistrat, avocat général honoraire auprès de la Cour de cassation, nous a fait saisir, dans un discours enlevé, l'évolution de l'arsenal législatif concernant la lutte contre le terrorisme.

À ce jour, on ne compte pas moins de quatorze lois successives depuis la première qui remonte à 1986. Selon le magistrat, cette frénésie à légiférer témoigne de l'impuissance du législateur français et de ses angoisses face au terrorisme. Chaque fois, la liberté en ressort un peu plus écornée.

La loi sur le renseignement du 24 juin 2015 était en préparation depuis juillet 2014. Les attentats de janvier en ont accéléré l'écriture, l'attentat de ce 26 juin a conforté une partie du monde politique sur son bien fondé. « Attentat en Isère : la loi renseignement défendue par la classe politique », titrait *Le Monde* le jour même. J. Berkani relevait combien l'approche des pouvoirs publics concernant cette nouvelle loi se révèle « essentiellement répressive et très réductrice ». Elle marque une montée en puissance des services de renseignement aux dépens du pouvoir des magistrats de l'ordre judiciaire, garants des libertés individuelles. Elle organise un contrôle qui ne s'adresse pas à la seule prévention du terrorisme, mais s'étend « à des causes d'intérêt majeur » qui restent mal définies.

Par ailleurs, le bureau pénitentiaire sera inscrit dans la communauté des services de renseignement, l'amendement Taubira qui faisait valoir la différence entre la justice et le renseignement ayant été repoussé. J. Berkani notait qu'instituer le service pénitentiaire en renseignement conduisait à dévoyer son rôle qui, comme le résume la Chancellerie citée par *Libération*, est de « veiller au bon ordre des établissements, à la sécurité des détenus ainsi qu'à leur réinsertion » (2). Pour contrôler les services de renseignement, une nouvelle instance est mise en place, la CNCTR, commission nationale de contrôle des techniques de renseignement, dont l'avis consultatif ne lie en rien le Premier ministre qui, en cas de menace imminente, peut s'en passer.

Ainsi, pour combattre le terrorisme, concluait J. Berkani, l'approche des pouvoirs publics a consisté en un « déplacement du curseur entre liberté et sécurité », opérant cette transaction fatale à laquelle Éric Laurent nous rendait sensible dans son article « *Occupy terror* : les places et le trou » (3).

1 : J. Berkani était invité par l'ACF-Normandie.
2 : « Des écroués davantage écoutés », *Libération*, 11-12 avril 2015, p. 8.
3 : Laurent É., « *Occupy terror* : les places et le trou », *Lacan Quotidien* n° 456.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directrice de la rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.